

DUPONT S., (2008), « L'épreuve de la solitude dans les conduites à risque », in : Thierry Goguel d'Allondans et Denis Jeffrey (dir.), *Chemins vers l'âge d'homme. Les risques à l'adolescence*, Québec, PUL, p. 17-28.

L'ÉPREUVE DE LA SOLITUDE DANS LES CONDUITES À RISQUE

Sébastien Dupont

L'adolescence est en étroite relation avec les questions ontologiques de la solitude. Elle est en effet le temps d'un éprouvé profond de dérégulation, que Serge Lesourd appelle la « *disparition de l'Autre* » (2006). L'Autre, compris ici comme l'« ordre du monde » auquel le sujet a cru jusqu'alors, s'« absente », du moins sous la forme intériorisée dans l'enfance. Les représentations de cet Autre sont en effet bouleversées par les remaniements de la puberté et des places de chacun dans la filiation. Les imagos parentales, fantasmatiquement détentrices de cet ordre, garantes de la sécurité du sujet, chutent de leur piédestal et perdent leur puissance imaginaire. Cette période est également celle où le sujet perçoit, avec une plus grande acuité, son « être pour la mort », sa condition tragique d'humain à la fois libre et mortel. Ce bouleversement dans le rapport du sujet au monde peut provoquer un intense sentiment de solitude chez l'adolescent qui lui demandera un important travail d'élaboration (cf. notamment Dupont, 2007).

Les conduites à risque peuvent alors participer à l'exploration solitaire du monde, monde que le sujet observe d'un regard nouveau, comme un milieu hostile, dépourvu de l'illusion de sécurité et de chaleur éprouvée dans l'enfance. Il est même possible d'avancer l'hypothèse que ces conduites trouvent une de leurs origines dans cette solitude. Plusieurs auteurs, tel David Le Breton (2002), mettent ainsi en évidence la solitude du jeune dans la construction de sens qui participe à ces conduites. L'affaiblissement, dans nos sociétés contemporaines, des religions et des rituels sociaux de passage à l'âge d'Homme laisse en effet le jeune en demeure d'élaborer lui-même le parcours par lequel il réalisera le deuil de l'enfance et s'intégrera au monde des adultes.

Ainsi, les conduites à risque des adolescents d'aujourd'hui peuvent être considérées comme des formes « intimes », « individualisées », des rites de passage qui, de tout temps et dans toutes les sociétés, ont assuré la transition de l'enfance à l'âge adulte (Le Breton, 2002). Il est donc intéressant, pour étudier la question de la solitude dans les conduites à risque, de se pencher d'abord sur sa place dans les rites de passage, considérés au sens large, ce que je ferai dans une première partie de ce présent texte. Ensuite, je tenterai de dégager, à partir de deux illustrations, les différentes dimensions de cette solitude dans les conduites à risque.

L'ÉPREUVE DE LA SOLITUDE: COMPOSANTE ESSENTIELLE DES RITES DE PASSAGE

La question de la solitude est intrinsèque à la dynamique même des rites de passage. En effet, leur fonction principale est de symboliser une séparation, un deuil (souvent celui d'avec les figures maternelles, tutélaires, etc.). Trois grandes dimensions de la solitude peuvent être dévoilées dans les rites de passage: la *solitude-isolement*, la *solitude-détresse* et la *solitude-unicité*. Nous verrons plus loin que ces trois entités peuvent également être utiles à la lecture des conduites à risque.

La **solitude-isolement**. L'exclusion, la marginalisation, fait partie des rites de passage, notamment de leurs phases « liminaires¹ » (Goguel d'Allondans, 2002: 46-49). Cette étape correspond au temps où l'initié est exclu de son groupe d'appartenance (le groupe des enfants pour l'adolescent) et n'a pas encore été intégré au groupe auquel il est destiné (le groupe des Aînés). Arnold Van Gennep écrit ainsi que « [l'initié] est matériellement et magico-religieusement, pendant un temps plus ou moins long, dans une situation spéciale: il flotte entre deux mondes. C'est cette situation que je désigne du nom de marge » (cité par Goguel d'Allondans, 2002: 49). Thierry Goguel d'Allondans écrit, à la suite de V. Turner, comment « le néophyte, durant la période de transition, détient un statut ambigu du fait qu'il

1. Pour rappel, A. Van Gennep décrit trois grands types de rites qui constituent les trois principales phases du passage initiatique. Les rites *préliminaires* symbolisent l'exclusion de l'initié de son groupe d'origine, voire sa mort symbolique en tant que membre de ce groupe. Les rites *liminaires* correspondent à un temps de « marginalisation » du sujet, pendant lequel celui-ci se situe dans un « entre-deux », exclu de son groupe d'origine et non encore intégré à son groupe de destination (dans notre langage contemporain, l'adolescence serait de nom d'un tel temps *liminaire*). C'est pendant ces rites que sont transmis les savoirs, les attributs, parfois les marquages corporels, du nouveau statut qui lui sera conféré. Les rites *post-liminaires* consistent quant à eux en une « consécration » de l'initiation: la mort de ce qu'était le sujet avant l'initiation et sa re-naissance dans son nouveau statut sont reconnues par le groupe.

n'appartient encore ni à l'un ni à l'autre groupe. L'initié gît dans une sorte d'entre-deux sans appartenance à aucun monde institué, dans une suspension identitaire et dans l'attente d'une renaissance » (2002 : 47). Ce temps de marginalisation sociale peut, dans certains rites de passage, être mis en scène, incarné par une exclusion réelle ; ainsi, dans certaines sociétés traditionnelles, l'initié peut être passagèrement banni de son village.

La **solitude-détresse**. Dans de nombreuses formes de rites de passage, l'initié est amené à vivre un vécu de détresse. Il est exposé à un danger, provenant soit de l'extérieur (un animal sauvage, la forêt, la montagne, le vide, etc.), soit de l'intérieur même du groupe social (par exemple la violence des Aînés). Cette détresse est souvent solitaire, dans la mesure où l'initié est privé de tout recours, de toute aide, lors de cette confrontation au danger. Dans les rites qui concernent simultanément plusieurs initiés, cette solitude, cette détresse, peut s'appliquer au groupe entier, privé de recours extérieurs et appelé à s'affranchir du danger grâce à ses seules ressources. L'enjeu, pour l'initié ou pour le groupe d'initiés, est alors souvent de prouver qu'il mérite l'accès au statut d'Aîné.

La **solitude-unicité**. Cette troisième dimension du vécu solitaire correspond au statut singulier dont peut jouir l'initié pendant un temps limité : l'attention du groupe social est entièrement centrée sur lui, il est le « seul », l'« unique », à tenir ce rôle dans la cérémonie. Même dans les rituels qui se déroulent en groupe, il existe souvent un temps où chacun est célébré individuellement, par exemple dans une succession au un par un.

Du point de vue fantasmatique, ces trois formes de solitude actualisent le fantasme régressif de renaissance que nourrissent de nombreux adolescents. L'isolement met ainsi en scène la mort du sujet dans le regard de l'Autre, préliminaire à sa renaissance dans sa nouvelle existence. La solitude-détresse évoque celle du nourrisson dans les premiers temps de la vie. La solitude-unicité rappelle l'aube de la subjectivité, ces premiers temps où l'enfant, percevant progressivement qu'il est un être séparé de la Mère, se vit comme étant son seul et unique objet d'amour.

Avant d'analyser ces trois dimensions de la solitude dans les conduites à risque, je propose d'exposer deux expériences qui serviront plus loin d'exemples.

UN GROUPE DE PLONGEURS IMPROVISÉS

J'ai eu l'occasion d'assister, de façon tout à fait fortuite, aux prises de risque d'un groupe d'adolescents qui illustrent cette thématique de la solitude. Aux abords d'un lac, au cœur d'une forêt alsacienne, quelques dizaines

de personnes de tout âge profitent d'une belle journée d'été. Un côté du lac n'est pas aménagé et la nature y est luxuriante : herbes, buissons, arbres de grandes tailles, etc. Quelques adolescents décident soudainement d'escalader l'un des grands arbres qui bordent le lac. Un des garçons, sans doute l'un des plus téméraires, grimpe jusqu'à une dizaine de mètres. Il s'avance sur l'une des longues branches qui surplombent le plan d'eau et, après quelques instants d'hésitation, se jette dans le vide. Le plongeon réussi sans dommage, le jeune jubile de son exploit et provoque alors un important mouvement d'excitation dans ce groupe qui devait compter entre six et huit jeunes.

Chacun se prend alors au défi d'égaler, voire de dépasser, l'exploit qui vient d'être accompli. À tour de rôle, les jeunes tentent leur chance. Certains rebroussement chemin pendant l'ascension de l'arbre et reconnaissent leur abandon en subissant les violentes moqueries, voire les injures, des autres jeunes. Lorsque l'un des garçons atteint l'une des grandes branches qui se situent à une dizaine de mètres, il devient l'objet d'attention de l'ensemble du groupe. Chaque jeune arrivé jusque-là n'a pas plongé tout de suite. Seul au bord du vide, il subit alors la pression du groupe : d'abord les encouragements, puis rapidement les insultes, parfois cruelles, jusqu'à ce que la décision de sauter soit prise.

JOHN ET SA *TEAM BMX*

Une autre illustration de la solitude dans les conduites à risque est issue de la psychothérapie de John, un adolescent de quinze ans. John est venu me consulter quelques mois après que son père a contracté une maladie grave. John, bouleversé par cette maladie, se sent déprimé, désinvestit complètement sa scolarité et dit s'en moquer. Il n'a qu'un seul intérêt, une seule activité, qui occupe son esprit : il fait partie d'un groupe de garçons passionnés de vélocross, qu'il appelle sa « Team BMX² ». Lui et ses amis habitent dans un village vosgien, au cœur des montagnes. Chaque fin d'après-midi, le groupe enfourche les vélos et se rend sur un site qu'ils ont aménagé dans la forêt et qu'ils sont les seuls à connaître. John m'explique qu'ils y ont creusé des trous, construit des buttes, monté des haies de bois, etc. C'est dans ce cadre que les jeunes se consacrent à réaliser des figures, dont la caractéristique principale est qu'elles soient risquées, de plus en plus risquées. John me montrera ainsi, à chaque séance de sa psychothérapie, les traces de ses chutes (griffures, bleus, hématomes, etc.). Il semble être, dans son discours, l'un

2. Team BMX est le nom que se sont donné, de par le monde, les groupes de jeunes qui pratiquent le vélocross. *Team* signifie « équipe » en anglais et *BMX* est le nom de la célèbre marque de vélos.

des meneurs du groupe. Sa dépressivité, son besoin d'affronter l'adversité au corps à corps, paraît stimuler la bande. Ces heures de cascades étaient également, selon les dires de John, toujours accompagnées d'alcool. Celui-ci semblait aider à la prise de risque³.

La solitude-isolement : mettre en scène l'absence de l'Autre

L'isolement décrit plus haut dans les rites de passage est vécu par les adolescents dans de nombreuses conduites à risque. Celles-ci se déroulent en effet souvent « en marge », à l'extérieur des espaces sociaux traditionnels, des lieux familiaux, du regard des parents, etc. En cela, elles « favorisent la prise d'autonomie du jeune » (Le Breton, 2002 : 61), participent à l'élaboration de sa « capacité d'être seul » (Dupont, 2007). La marginalisation est parfois même la caractéristique principale de certaines conduites à risque, comme nous le voyons dans certaines errances itinérantes, certains voyages solitaires, qui prennent valeur d'initiation (Lachance, 2007).

Cette volonté d'isolement est particulièrement manifeste dans les activités de John et de sa bande. Le groupe entier se marginalise, s'isole de la société, par le choix de ce site tenu secret, au cœur même de la forêt. Nous retrouvons ici la nécessité, pour le sujet adolescent, de s'éloigner périodiquement du regard des parents et, au-delà, de vivre des temps pendant lesquels ceux-ci ignorent l'endroit exact où il se trouve (Marcelli, 1991 : 33). Ce faisant, le jeune s'aventure hors du regard parental, et de sa présence permanente, fantasmée dans l'enfance. En s'absentant ainsi ponctuellement du domaine familial, il joue un jeu de « va-et-vient », de « présence-absence », et construit ainsi un nouvel espace, transitionnel, au sein duquel il pourra progressivement élaborer son autonomie adulte (Dupont, 2007).

LA SOLITUDE-DÉTRESSE : SE DÉPARTIR DE LA DÉPENDANCE AUX FIGURES TUTÉLAIRES

Les épreuves de détresse des rites de passage, décrites plus haut, apparaissent comme des réactualisations de la détresse originaire de tout humain, éprouvée dans la petite enfance. La théorie psychanalytique a montré combien cette détresse originaire était responsable de ce rapport si particulier, si tragique, de l'humain à l'Autre. Sigmund Freud a lui-même particulièrement développé ce thème de la détresse fondamentale de l'humain (en allemand : *Hilflosigkeit*). Il associe cet état de détresse première du sujet à la prématurité propre au petit d'homme : « L'existence intra-utérine de l'homme apparaît face à celle de la

3. À propos de l'intrication entre consommations d'alcool et conduites à risque, voir Le Breton, 2002, p. 74-77.

plupart des animaux relativement raccourcie; l'enfant d'homme est envoyé dans le monde plus inachevé qu'eux. L'influence du monde extérieur réel en est renforcée, la différenciation du moi d'avec le ça précocement favorisée, les dangers du monde extérieur rehaussés dans leur significativité, et la valeur de l'objet, qui seul peut protéger contre ces dangers et remplacer la vie intra-utérine perdue, énormément accrue. Ce facteur biologique instaure donc les premières situations de danger et crée le besoin d'être aimé, qui ne quittera plus l'être humain» (Freud, 2002 [1926]).

Cette phénoménologie de la détresse, décrite par la psychanalyse, occupe une place centrale dans les conduites à risque des adolescents. Tout se passe comme si ces jeunes cherchaient à revivre, à re-conquérir cet état de détresse originelle, de solitude absolue face à l'adversité du monde. L'enjeu est alors pour eux d'éprouver l'absence dans la réalité de l'Autre maternel, d'une «bonne mère» sécurisante, à laquelle ils ont cru dans l'enfance et qu'ils ont intériorisée. L'adolescent teste ainsi sa capacité d'être seul devant le danger, voire devant la mort (ordalie).

Cet affrontement solitaire du danger est particulièrement repérable dans les activités de John et de sa bande. La clandestinité du site que le groupe a choisie lui permet l'éprouvé de la détresse. Les jeunes doivent en effet y affronter l'adversité avec leurs seules ressources. John me raconte ainsi comment le groupe met un point d'honneur à prendre en charge les contusions de chacun, à les soigner et à ramener lui-même l'un des leurs au village s'il est blessé.

LA SOLITUDE-UNICITÉ: RENAÎTRE À LA SUBJECTIVITÉ

Dans les conduites à risque, cette recherche de l'unicité est présente de différentes manières. Elles comportent d'abord souvent une dimension de monstration: même si le jeune se met en danger dans l'isolement, il cherche souvent à révéler ses actes, après-coup, à son entourage (ses camarades, ses parents, etc.). En cet instant, le jeune éprouve ces conduites comme lui conférant un statut singulier, exceptionnel, unique aux yeux de tous. Dans les conduites à risque réalisées en groupe, cet aspect d'unicité est également présent. Il est rare que l'individu soit en effet entièrement noyé dans le collectif, sa singularité garde toujours son importance. Souvent, c'est même la fonction principale du groupe que de révéler cette singularité, de la faire valoir. Ainsi, c'est souvent à tour de rôle que les adolescents affrontent le danger, sous le regard du groupe.

L'exemple des plongeurs du lac, décrit plus haut, illustre l'influence du groupe dans les conduites à risque, décrite par David Le Breton : « La dilution des responsabilités et l'impression de sécurité, notamment lors des actions de masse qui dissolvent le surmoi, poussent l'individu à des actes qu'il n'aurait jamais osé accomplir seul. [...] La présence du groupe de pairs incline le jeune à aller au-delà de ses appréhensions pour affirmer son identité aux yeux des autres » (2002 : 68). Paradoxalement, dans le cas des plongeurs du lac, c'est dans le groupe que le jeune est amené à éprouver de la manière la plus forte sa solitude. Celle-ci était en effet visible sur le visage de chaque jeune qui hésitait avant de plonger. Brusquement, celui-ci passait du statut de membre indistinct d'une masse engagée dans une action, à une place singulière, unique : pour un instant, il était seul dans le groupe, seul à devoir prouver son courage, seul devant sa décision, seul devant un groupe qui lui faisait soudainement violence. Ici, c'est bien l'éprouvé le plus paradoxal de la solitude qu'élabore le jeune, ce que D.W. Winnicott appelle la « capacité d'être seul *en présence d'autrui* » (Dupont, 2007).

La recherche d'unicité trouve également un autre levier dans la quête de la limite, du « record », et dans la dynamique de « compétition » qui se jouent entre les jeunes. Comme nous l'avons vu avec les plongeurs qui cherchaient à dépasser le record de hauteur, chacun veut être celui qui repousse au plus loin la limite de la mise en danger, chacun veut être le seul, l'unique, à avoir posé le pied dans ces pays de l'extrême où aucun de ses congénères ne se serait aventuré. J.-Y. Chagnon, à la suite de M. de M'Uzan, décrit cette quête narcissique de l'unicité dans les conduites masochistes, de recherche de la douleur : « aller aux limites, être l'unique » (2006 : 36).

SORTIR DE LA SOLITUDE : LA QUÊTE DE RECONNAISSANCE

De nombreux jeunes qui se prêtent à des conduites à risque refusent l'aide, le secours, les soins que peut leur proposer leur entourage. La plupart d'entre eux cherchent justement à se départir de cette position passive, infantile, de dépendance envers des figures maternantes. Plus que de l'aide de l'entourage, c'est souvent de sa reconnaissance dont le jeune a besoin (Lachance, Heideyer et Béguet, 2007) : reconnaissance de sa traversée de l'épreuve, de sa valeur personnelle, voire de sa puissance individuelle. Ainsi, bien que ces conduites à risque soient souvent réalisées dans la solitude et l'isolement, elles semblent toujours comporter une dimension d'adresse à autrui. Mais cette adresse ne paraît pas pouvoir se limiter aux seules figures tutélaires, elles tendent vers un au-delà. Dans les deux illustrations développées ci-dessus, la reconnaissance était d'abord recherchée dans le regard

des pairs. Ces conduites à risque étaient ainsi pratiquées en groupe, que ce soit pour les plongeurs du lac ou pour la bande de John.

Mais par-delà ces premiers niveaux de reconnaissance («les figures tutélaires et les pairs», les conduites à risque semblent, dans l'intimité de chaque adolescent, procéder d'un appel à des figures plus lointaines, presque «transcendantes». Cette «exhibition», cette «monstration», des conduites à risque, dépassent en effet souvent le seul cadre du groupe de pairs ou de l'entourage. Ainsi, John et sa *Team BMX* avaient pris l'initiative de créer un *blogue*, où ils diffusaient des photos de leurs cascades. L'espace géographique de leurs rencontres restait ainsi clandestin, anonyme, mais les exploits qui s'y déroulaient étaient diffusés au plus grand nombre, sur Internet, à l'adresse d'un Autre indéterminé. Ces différentes formes de quêtes éperdues de reconnaissance, par des instances qui se situeraient au-delà des seules figures tutélaires de l'environnement (parents, enseignants, etc.), évoquent la dimension d'appel à l'Autre (Dieu, le Destin, etc.) que comprend toute logique autoagressive à l'adolescence (Dupont, 2008). Si l'adolescent s'isole dans les conduites à risque, c'est ainsi souvent dans l'espoir de traverser une autre solitude, plus intime, sa solitude existentielle.

RÉFÉRENCES

- CHAGNON, Jean-Yves, «Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français: un sujet (dé)battu», *Psychologie clinique et projective*, n° 12, 2006, p. 7-67.
- DUPONT, Sébastien, «La capacité d'être seul à l'adolescence: l'élaboration d'un espace intermédiaire dans la relation aux autres», dans DUPONT, S., et J. LACHANCE (dir.), *Errance et solitude chez les jeunes*, Paris, Téraèdre, coll. «Passage aux actes», 2007, p. 43-50.
- DUPONT, Sébastien, «Le masochisme à l'adolescence: de la désintrication pulsionnelle à l'appel à l'Autre», dans GOLDSZTAUB, L., et M. LÉVY (dir.), *Les tourments de l'adolescence*, Ramonville-Saint-Agne, Érès, 2008.
- FELLOUS, Michelle, *À la recherche de nouveaux rites. Rites de passage et modernité avancée*, Paris, L'Harmattan, 2001.
- FREUD, Sigmund, *Inhibition, symptôme et angoisse*, 5^e éd., Paris, PUF/Quadrige, 2002 [1926].
- GOGUEL D'ALLONDANS, Thierry, *Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold van Gennep*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002.
- LACHANCE, Jocelyn, «Le *backpacking*: un visage positif de l'errance», dans DUPONT, S., et J. LACHANCE (dir.), *Errance et solitude chez les jeunes*, Paris, Téraèdre, coll. «Passage aux actes», 2007, p. 35-41.

LACHANCE, Jocelyn, *et al.*, « Raconter les conduites à risque », *Revue des sciences sociales*, 2007, p. 87.

LE BRETON, David, *Conduites à risque*, Paris, PUF, 2002.

LESOURD, Serge, *Comment taire le sujet? Des discours aux parlottes libérales*, Ramonville-Saint-Agne, Eres, 2006.

MARCELLI, Daniel, « Errance ou voyage organisé », *Autrement – Série Mutations*, 1991, n° 123, p. 32-40.